1900 — N° 122 — D

L'EXPOSITION

FIGARO ILLUSTRÉ

Carlo Levy. LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES. Typogravure de Goupil, Paris.

ÉDITEURS

MANZI, JOYANT & Cie
24, boulevard des Capucines

LE FIGARO
26, rue Drouot

PARIS

Prix : 3 fr. ; Etranger : 3 fr. 50

LA MODE A ARMENONVILLE

Il est de mode, à cette époque de l'année, de mettre à profit le beau temps pour aller festoyer dans les cabarets smart des environs de Paris. C'est là que se donne rendez-vous la fine fleur de l'élégance. C'est là aussi que nos jeunes et vieux marcheurs les plus select arborent la merveilleuse création d'High Life Tailor, 17, Faubourg Montmartre et 112, Rue de Richelieu (coin du boulevard) l'idéal Complet sur mesure à soixante-neuf francs cinquante.

Dix-huitième année. MAI 1900 Deuxième série — N° 122 D.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

L'EXPOSITION DE 1900

L'INAUGURATION

Cliché Lévy.

EMBARQUEMENT DU CORTÈGE OFFICIEL 14 AVRIL 1900

DSI

Cliché Cercle de Mirabouey — PASSAGE DU CORTÈGE OFFICIEL

SOMMAIRE :

L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900, par M. Antonin Proust.

LE PETIT PALAIS DES BEAUX-ARTS ET L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE.

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE L'ART FRANÇAIS, par M. Migeon.

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900, par M. Antonin Proust.

A. FALGUIERE, PEINTRE ET SCULPTEUR, par M. Henri Frantz.

DOUBLE PRIME HORS TEXTE EN COULEURS :

LE PONT ALEXANDRE III. — Vue prise de la rive gauche.

L'INAUGURATION

Samedi, quatorze avril mil neuf cent. Inauguration officielle de l'Exposition dans la Salle des Fêtes.

Cette Salle des Fêtes a été édifiée, par M. Raulin, au centre de la Galerie des Machines, construite en 1889, par M. Ferdinand Dutert et M. Contamin, sous la haute direction de M. Alphand.

Journée de clair soleil. Température printanière. Pour l'accès de la Salle des Fêtes, un bel ordre dans un beau désordre, selon l'expression légendaire de Caussidière.

Mais, pas le moindre accident. On se case comme on peut et comme on veut. Les précautions protocolaires sont impuissantes à éviter les confusions qui ne gênent personne. Tout le monde est satisfait.

Dans le vaisseau sonore, l'orchestre de M. Taffanel fait entendre les accents de la *Marseillaise*.

Le Président de la République, M. Loubet, prend place sur l'estrade sous la voûte enluminée de peintures, décorée de sculptures et éclairée par un vitrail multicolore qui fait plafond.

Les dernières notes de la *Marche solennelle* de Massenet, qui fait suite à la *Marseillaise*, entendues, M. Millerand, ministre du Commerce et de l'Industrie, parle d'une voix claire et vibrante, qui s'entend de toutes les parties de la salle. Son succès est grand. M. le Président de la République prend la parole. Sa voix voilée s'entend moins bien que celle de M. Millerand. Mais la bonhomie de son attitude et sa simplicité lui valent une véritable ovation, qui se poursuit lorsqu'il traverse la salle, dans la direction du Champ-de-Mars. On verra dans nos gravures l'aspect que présentait alors la Salle des Fêtes.

Au Champ-de-Mars, la visite se fait là rapidement, entre des successions de façades presque achevées. M. Loubet traverse le pont d'Iéna, jette un coup d'œil sur le Trocadéro, s'embarque sur un bateau modeste, remonte la Seine jusqu'au pont Alexandre III, admire l'œuvre de MM. Resal et Alby, Cassien-Bernard et Cousin, jette un coup d'œil sur les deux Palais qui bordent l'avenue Nicolas II, remonte en voiture et rentre à l'Élysée.

Nous vivons dans un siècle. Est-ce le dix-neuvième ? Est-ce le vingtième ? Peu importe. Il me plairait que ce fût le vingtième. Mais que ce soit le couchant de l'un ou l'aube de l'autre, notre temps a des exigences nettement marquées.

Nous sommes dans l'ère du travail. J'ai souvenir de ce que l'on peut obtenir de l'ouvrier parisien, en faisant appel à son intelligence, à son amour-propre, en se montrant paternel pour lui, en le traitant en camarade.

Ce que l'ouvrier parisien a fait dans ces derniers jours pour donner à une Exposition qui n'est

Cliché Mace — M. Millerand M. Loubet M. Picard M. Waldeck-Rousseau
LE CORTÈGE OFFICIEL

Cliché Carlo de Mazzanti.

Cliché Boyer.

Cliché Boyer.

LA TRIBUNE OFFICIELLE. — M. LOUBET PRONONÇANT SON DISCOURS

LA SALLE DES FÊTES

Vues instantanées prises durant la cérémonie d'inauguration

pas prête l'apparence de la préparation, est prodigieux.

Ne lui devait-on pas une place d'honneur à ce grand anonyme?

Ne devait-on pas convier ses filles à apporter des gerbes de fleurs à Madame Loubet comme on avait convié les filles des bourgeois à offrir des bouquets à l'Impératrice de Russie, il y a quelques années, à l'inauguration du pont Alexandre III?

Quel est le poète qui n'eût été honoré de se faire l'interprète des enfants de la légion triomphante des travailleurs?

Il est assurément réjouissant de voir défiler les chamarrures, où Phœbus aime à accrocher ses rayons, et de voir déambuler, cossument vêtues, les femmes haut cotées, dont plus d'une, au cours d'une marche pénible, rêve des jours heureux où ses semblables avaient leur tabouret à la Cour et leur place dans les carrosses de gala. A cela il ne faut plus penser. La civilisation marche d'un pas alerte. Et rien n'était plus amusant, dans cette journée du 14 avril, que de contempler cet essaim de jeunes femmes rieuses, d'une beauté éblouissante, venues de tous les points du monde et voltigeant, sans crainte de frôler leurs toilettes à la blouse de l'ouvrier, et de parler sans façon aux jeunes filles descendues des faubourgs ainsi qu'une volée d'oiseaux, tandis que nos femmes à nous, non moins belles, mais plus réservées, promenaient un ennui qu'elles confondent trop souvent avec la dignité.

Cliché Carle de Mazzbourg. M. Millerand M. Loubet M. Picard

LE CORTÈGE OFFICIEL

Le contraste de cette société qui meurt, dans sa forme vieillie, avec la génération qui naît et qui ne tardera pas à l'étouffer, était ce qu'il y avait de plus frappant au cours de cette course hâtive qui a eu lieu de la Galerie des Machines aux Champs-Élysées.

Et le dimanche de Pâques fleuries, le lendemain 15 avril, malgré les bourrasques et les averses qui tourmentaient l'atmosphère, que d'éclats de rire!

Ce jour-là a été la véritable fête d'inauguration, et décidément, les étrangères, quand elles sont frottées de parisianisme, sont ravissantes et ont belle humeur.

Le trottoir roulant, qui roule, Dieu sait avec quelle lenteur! quelle regrettable absence de sièges et de velums protecteurs, roulait tout ce que les chemins de fer, les tramways, les omnibus, les voitures, les automobiles, les motocycles, tricycles et bicyclettes avaient amené de visiteurs, sans parler des piétons, devant les lions attristés qui penchent mélancoliquement la tête de chaque côté des jeux d'orgue qui marquent, aux Champs-Élysées, la véritable entrée triomphale de l'Exposition de 1900.

En cette journée du 15 avril, la foule a franchement admiré.

Elle a pris plaisir à suivre les travaux des deux Palais qui forment comme la toile de fond du Champ-de-Mars, le Palais de l'Eau et le Palais du Feu.

Quand ces deux Palais seront terminés, ils produiront un effet merveilleux. Songez que le Château d'eau, qui a adopté le style Louis XV en le modernisant, aura une niche de trente-trois mètres d'ouverture et de onze mètres de profondeur, et que cette niche encadrera une sorte de grande vasque d'où toute l'eau se déversera en une cascade prodigieuse, tombant d'une hauteur de trente mètres en une nappe de dix mètres de largeur.

C'est à M. Paulin que l'on doit le Château d'eau qui sert de motif de premier plan au Palais de l'Électricité.

La façade du Palais de l'Électricité, qui s'élève à quatre-vingts mètres de hauteur, est une très ingénieuse application du verre et du métal, dont la disposition fait le plus grand honneur à M. Hénard. Que l'on se figure un mélange de zinc repoussé et de céramique transparente formant une dentelle serrée dont les pointes émergent verticalement.

Cliché Iwan

ASPECT DU CHAMP-DE-MARS, LE 14 AVRIL 1900

Cliché Lévy.

Typogravure Goupil, Paris.

LA PASSERELLE ET LE PONT D'IÉNA

LORS DU PASSAGE DU CORTÈGE OFFICIEL D'INAUGURATION, LE 14 AVRIL 1900

Quand le Palais de l'Électricité, flanqué des deux cheminées monumentales, projettera sa lueur intense sur le Champ-de-Mars, le spectacle sera féerique.

Le 15 avril, la foule, qui voulait tout voir et qui prenait le temps de tout voir, a regardé attentivement la façade du Palais de l'Enseignement des Lettres et des Sciences, celle des Moyens de Transport et celle des Industries chimiques, qui occupent la partie droite du Champ-de-Mars, et où MM. Sortais, Hermant et Paulin ont fait assaut d'originalité.

Elle n'a pas ménagé son approbation aux Palais des Mines, de la Métallurgie, des Fils, Tissus et Vêtements, et de la Mécanique.

Dans ce dernier palais, M. Varcollier a très heureusement flanqué son porche de deux tourelles et couronné son dôme d'une coiffure de forme hiératique.

Aux Fils et Tissus, M. Blavette a très hardiment ouvert son édifice au centre par une large baie en plein cintre, et M. Paulin a logé les Industries chimiques en un palais digne d'elles.

Un arrangement dont on ne peut encore se rendre parfaitement compte, est celui qui conduira les visiteurs de chaque côté du Palais de l'Électricité, par des rampes qui auront un développement de cent quarante mètres.

Dans quelques jours on aura le spectacle complet de cette partie de l'Exposition. On verra également, tout à fait mises au point, à droite et à gauche du Palais de l'Électricité, les installations de la force motrice de l'Exposition, machines et chaudières. La force motrice est répartie entre deux groupes électrogènes de vingt mille chevaux de puissance chacun, sur lesquels quinze mille seront utilisés pour l'éclairage et cinq mille pour la distribution de l'énergie électrique.

Et ce ne sera pas tout, la force motrice sera produite par d'innombrables moteurs à gaz. Ah! l'on a fait du chemin depuis

Cliché Levy

L'EXPOSITION VUE DE LA SEINE. — *La Rue des Nations le jour de l'Inauguration*

l'Exposition d'Électricité de 1881! Les Allemands, les Américains, les Anglais, les Suisses, tous les peuples ont mis à profit, ont développé les travaux faits par nos savants français, et les petites machines d'Ampère, au Collège de France, paraitraient aujourd'hui des jouets d'enfant.

En quittant le Champ-de-Mars, les porteurs de tickets du 15 avril s'en sont allés, les uns au Trocadéro en traversant le pont d'Iéna, les autres à l'Esplanade des Invalides par l'avenue de la Motte-Piquet. Les sages ont pris le bateau, comme l'avait fait la veille le Président de la République, et, commodément assis, après avoir regardé le pavillon officiel de l'Autriche, qui s'est installé au Champ-de-Mars, non loin du château tyrolien, ils ont détaillé les réelles beautés du palais de l'Allemagne, formé d'un assemblage amusant de grands pignons décorés en couleur, de clochers aux tuiles colorées. Le palais de l'Allemagne ne sera pas ouvert avant quelques jours. Nous verrons là, dit-on, la réunion des Watteau, des Lancret et des Pater, qui sont au Vieux-Schloss de Berlin et au château de Sans-Souci de Potsdam.

La Belgique, qui a fidèlement reproduit l'hôtel de ville d'Audenarde, n'a pas encore ouvert les portes de cet édifice, dont la silhouette fait merveille au milieu des constructions de tout style.

Que de dépense de talent, dans ces constructions éphémères qui vont disparaître avec les derniers beaux jours de novembre!

On sait que, avec le concours des architectes français et étrangers, il a été accumulé dans la rue des Nations, rue malheureusement fort étroite, la reproduction de monuments caractéristiques de tous les pays.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls pavillons des puissances étrangères qui ont été invitées à s'installer sur le quai d'Orsay. Il y a encore le Palais de la Navigation, le Palais des Forêts Chasses, Pêches et Cueillettes, dont la construction a été confiée à MM. Tronchet et Rey, puis le Palais des Armées de terre et de mer, de MM. Umbdenstock et Auburtin.

De l'autre côté de la Seine, rétrécie par le service de la navigation, immédiatement après le pont de l'Alma, M. Mewès a édifié le Palais des Congrès. M. Gautier a mis à la suite le Palais de l'Horticulture et M. Gravigny le Palais de la Ville de Paris.

MM. Esquié, Larche et Nachon, Tropey-Bailly ont reçu mission de meubler l'Esplanade des Invalides.

Sans médire de l'intelligence de nos contemporains, je ne crains pas de dire que, le 15 avril 1900, si robustes que soient ceux qui sont partis le matin avec la ferme volonté de ne rien laisser de côté, ni aux Champs-Élysées, ni sur l'Esplanade, ni sur les

L'EXPOSITION VUE DE LA SEINE. — LE PONT DES INVALIDES

LE JOUR DE L'INAUGURATION

quais, ni au Champ-de-Mars, ni au Trocadéro, pour peu qu'ils aient eu le désir d'analyser ce qui est le propre de tout esprit pondéré, ils ont dû rentrer le soir étourdis, émerveillés de ce que leur promettaient tant de belles choses, mais réduits à les concevoir en rêve.

Car ils n'ont vu se dérouler devant leurs yeux, le 15 avril, qu'un merveilleux décor où parfois même la touche du peintre n'était qu'à l'état d'esquisse.

Quelques jours après le 15 avril, le Président de la République inaugurait au Trocadéro sur l'invitation du Commissariat général russe la section de Russie.

Là, encore, rien n'était complètement prêt. Le panorama transsibérien n'était pas installé. Mais l'accueil fut cordial, comme il sied entre nations alliées. S. M. Nicolas II offrait ou faisait offrir à M. Loubet une carte de France en pierres précieuses. Des paroles affectueuses étaient échangées entre le chef de l'État français et le représentant de la Russie à Paris. A brève échéance on ira jusqu'en Chine.

C'est sans doute ce jour-là que le Président de la République visitera les colonies françaises et étrangères.

Pour le moment, le public peut cheminer dans la rue d'Alger, voir la Tunisie et jeter un coup d'œil sur le bâtiment du Soudan et du Sénégal, au centre duquel s'élève une statue du général Faidherbe.

Partout ailleurs on travaille activement, et il est vraisemblable que, avant une quinzaine de jours, la toilette des établissements coloniaux du Trocadéro sera terminée.

Dans la Galerie des Machines, lotie de chaque côté de la salle des Fêtes et livrée, soit à des entreprises publiques, soit à des entreprises privées, on travaille avec une égale activité. Ainsi que je le disais tout à l'heure, l'ouvrier fait de tels miracles que l'on est étonné de la somme de travail qu'il fournit, et je parle surtout de l'ouvrier parisien.

Clichés Cavle de Marlbourg. L'EXPOSITION VUE DE LA SEINE
Le jour de l'inauguration

En 1889 j'ai passé les dix dernières nuits qui ont précédé l'ouverture du 6 mai dans le Palais des Beaux-Arts. Chaque soir, Meissonier venait me voir et s'en allait convaincu que nous ne serions jamais en mesure d'ouvrir à la date fixée.

Le 5, au soir, je le conviais à dîner au grill-room qui était à l'extrémité du Palais des Beaux-Arts, et, à minuit, je le fis entrer au moment où l'on plaçait les dernières fleurs sur le buffet que nous avions fait dresser dans le salon bleu pour recevoir, le lendemain, le Président Carnot et Madame Carnot.

Meissonier était dans l'enthousiasme. Il n'en pouvait croire ses yeux. Et fraternellement, démocratiquement, il offrit, comme on dit vulgairement, une tournée aux braves gens qui avaient accompli le tour de force qu'il jugeait impossible.

Il peut bien sembler que, soit qu'on n'ait pas pu, soit qu'on n'ait pas voulu, soit qu'on n'ait pas su s'y prendre, on ait perdu le secret de ces tours de force. Ils demandent un peu plus que de l'agilité professionnelle et il faut pour les réussir une certaine bonne humeur qui, de celui qui commande à celui qui exécute, établisse un de ces courants sympathiques qui ne passent pas par les fils de métal, même dorés.

Clichés Cavle de Marlbourg. LE PAVILLON IMPÉRIAL D'ALLEMAGNE

LE PAVILLON ROYAL DE BELGIQUE

L'EXPOSITION VUE DE LA SEINE, LE JOUR DE L'INAUGURATION

Cliché Carle de Mazibourg

LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES, VUE PRISE DE L'AVENUE NICOLAS II

LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ET L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

Le 14 et le 15 avril, la longue théorie des visiteurs s'acheminait dans l'avenue rêvée par Gabriel, réclamée par M. Hénard et décidée par le Jury de l'Exposition, en regardant le Petit Palais et son vis-à-vis le Grand Palais.

Vous rappelez-vous, à Athènes, la ville de Thésée, avec son Parthénon aux proportions si justes, et la ville d'Adrien avec les colonnes démesurées du temple de Jupiter Olympien? Comme la première est grande! Comme la seconde est petite!

Le Petit Palais demeurera comme le triomphe de cette Exposition. Tout y est bien, depuis le moindre détail de l'enveloppe jusqu'au moindre détail de la superbe exhibition que M. Molinier et M. Marcou, aidés de collaborateurs zélés, y ont disposée.

Quand on entre là, on éprouve un repos de l'esprit, on a surtout cette satisfaction immense de parcourir des salles simplement décorées où les plus merveilleux chefs-d'œuvre de notre art national sous toutes ses formes et empruntés à toutes les époques, nous mettent au cœur les sentiments de l'orgueil légitime de notre vieille race. O France! terre de la sobriété et de la mesure, patrie de la probité artistique, si les milliers d'étrangers qui vont envahir ta capitale veulent te juger, qu'ils aillent au Petit Palais des Champs-Élysées. Ils sortiront de là en garde contre la confusion de ton génie, si pur et si noble, avec les sophistications à la mode!

Cliché Carle de Mazibourg. LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES
LA COUR

Il y a quelques années j'avais voulu, lorsque j'étais président de l'Union centrale des Arts décoratifs, placer M. Émile Molinier à la tête du musée que nous avions formé dans l'ancien Palais de l'Industrie et dans notre établissement, plus ancien, de la place des Vosges. Mais M. Émile Molinier tenait à demeurer au Louvre et le Louvre voulait le garder. Les négociations échouèrent, à mon grand regret.

Je suis heureux de constater aujourd'hui que si l'Exposition de 1900 a mis très justement quelqu'un en évidence, c'est lui, et le jour où M. Henry Roujon voudra laisser la direction des Beaux-Arts, où il est d'ailleurs à merveille, M. Émile Molinier est l'homme désigné entre tous pour remplir cette fonction et être son digne successeur.

Il faut reconnaître que M. Girault, l'architecte du Petit Palais, a fait un cadre à souhait pour le bel arrangement de nos richesses françaises.

Les baies sont larges, les escaliers d'une belle venue, les salles, qui prennent leur jour sur la cour intérieure avec ses vasques élégantes, sont spa-

Cliché Carle de Mazibourg.
LA SEINE ET SES AFFLUENTS. — GROUPE PAR M. FERRARY

cieuses; la galerie qui reçoit les armures a grand air, tout cela est d'un bel art.

Coutant d'Ivry et Gabriel n'auraient pas désavoué M. Girault. Il est de la lignée. Peut-être auraient-ils moins prodigué l'or et montré plus de patience pour la décoration sculpturale définitive.

Mais, sur ce dernier point, M. Girault n'était sans doute pas le maître. On le pressait de faire monter en quelques mois ce qui demande des années de réflexions. Mettre une maquette d'essai pour les groupes et les bas-reliefs, c'était bon pour l'ancien temps. Le temps nouveau veut que l'on ait l'inspiration immédiate.

Ce Petit Palais c'est l'attraction irrésistible, le charme, la séduction. Avec quelle merveilleuse entente de la mise en valeur de chacun des objets d'art qui marquent dans l'histoire de l'art français, M. Émile Molinier a classé toutes choses! Ce Petit Palais, qui deviendra, hélas! après l'Exposition, le musée des

Cliché Carle de Mazibourg.
LES QUATRE SAISONS. — GROUPE DE M. CONVERS

Cliché Carle de Mazibourg
LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — LE GRAND PORTAIL

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE. — SALLE DU MÉTAL. — DINANDERIE, FERRONNERIE, BRONZE ET ARMES

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE. — SALLE DES CÉRAMIQUES

Beaux-Arts et de l'Art décoratif de la ville de Paris, ce Petit Palais, qui sera livré aux conservateurs du musée Carnavalet ou du musée Galliera, n'aura que six mois d'existence dans la disposition exquise et irréprochable où nous le voyons. Pourquoi les possesseurs des trésors de nos églises, pourquoi les collectionneurs qui ont bien voulu confier leurs objets à l'État ne consentiraient-ils pas à laisser leurs trésors en la place qui vient de leur être donnée, tout au moins pendant une année ? Quelle admirable leçon ce serait pour les musées d'art décoratif du monde entier ! Quelle gloire pour notre art national !

L'Exposition de 1900 a eu la bonne fortune de rencontrer dans M. Girault, comme l'Exposition de 1889 avait rencontré dans M. Formigé, un architecte qui s'est dit, comme son prédécesseur, qu'il était peut-être temps de mettre les œuvres d'art ailleurs que dans une cave, ainsi que nous le déplorons au Louvre et à Cluny. Il a tracé un vaste vestibule de forme légèrement elliptique. Il a recouvert ce vestibule d'une coupole. Il a ouvert, dans l'embrasure des colonnes, de larges fenêtres. Il a pris soin de faire même des sous-sols, où un musée lapidaire a sa place marquée.

Et tout cela disparaîtrait dans quelques semaines ? Non, cela n'est pas possible.

Jamais une pareille collection comme celle que l'on peut admirer au Petit Palais n'aura été réunie. On éprouve une jouissance d'art infinie à parcourir ces salles où les trésors d'églises ont apporté leur tribut à côté des richesses incomparables des collections particulières de France, d'Allemagne, de Belgique et d'Italie. Tout y a son état civil français, malgré les influences que notre infortuné pays a subies, et devant tant de splendeurs, on oublie certaines restaurations inévitables d'ailleurs et certaines réfections que l'on aurait pu, en revanche, éviter.

Si vous voulez étudier l'art de la tapisserie, les primitifs français, les ivoires, les émaux, la céramique, les armures, merveilleusement disposés dans une longue galerie et exposés avec une entente de mise en scène qui fait le plus grand honneur aux organisateurs, si vous vous plaisez aux délicieuses inventions de la peinture et du mobilier du XVIIIe siècle, vous pourrez passer des journées entières dans le Petit Palais, vous serez stupéfait de ce que le respect a conservé d'œuvres qui font si grand honneur à notre art national.

La vierge de Villeneuve-lès-Avignon, celle de la collection de M. Oppenheim, de Cologne, la statue en bronze de l'Apollon trouvée à Vaupoisson, la célèbre châsse du chœur de la cathédrale de Bayeux, le ciboire de Reims, la tapisserie de Sens, la croix provenant de l'abbaye de Valasse, les reliquaires, les ostensoirs, les miniatures, les sceaux, les médailles, le tout discrètement posé ou ingénieusement rangé dans des vitrines simples, sans dorure et sans tons criards, constitue un assemblage que l'on ne se lasse pas d'admirer.

Il faudrait des volumes, et on les fera certainement, pour marquer l'apparition de cette extraordinaire exposition et en retenir le souvenir dans la mémoire des hommes.

Le visiteur sera, malgré l'éblouissement des époques antérieures, tout naturellement attiré vers le XVIIIe siècle, d'abord parce qu'il est plus près, ensuite parce qu'il est plus aimable.

La *Femme nue*, de Vestier, de la collection Scott, sera l'un des grands succès de l'exposition du Petit Palais, et ce succès sera mérité, car il est impossible d'imaginer plus de grâce voluptueuse que n'en a la délicieuse tête de la femme.

Quant au mobilier, le public se complaira bien plus dans les meubles du XVIIIe siècle que dans ceux du XVIe et du XVIIe.

Il ne faut pas être grand prophète pour prédire à la salle Groult et à la salle voisine, où *les Jeux de l'Enfance*, de Bachelier, tiennent tout un panneau, un succès d'enthousiasme.

M. Mulbacher a évidemment fait sa vente trop tôt. Au lendemain de l'exposition du XVIIIe siècle, au Petit Palais, on s'arrachera, à coups de banknotes, les moindres croquis de Fragonard et de Drouais. Les Watteau seront inabordables, et, si l'on mettait en vente l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette, ou *les Trois Grâces* de Falconnet, qui appartiennent, si je ne me trompe, à M. de Camondo, on ne sait pas combien de provinces du Transvaal il faudrait conquérir pour s'en rendre acquéreur.

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE. — SALLE DE L'ORFÈVRERIE DU MOYEN AGE

PLEUREURS PROVENANT DU TOMBEAU DE PHILIPPE LE HARDI
Collection de M. le baron Arthur Schiehler

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE
De l'Art Français

BRAS RELIQUAIRE XIIIe SIÈCLE
Église de Mairy

Quand il fut décidé que, sur l'emplacement du Palais de l'Industrie, voué à la pioche des démolisseurs, s'édifieraient, pour l'Exposition universelle de 1900, deux grands palais dont les façades parallèles laisseraient libre entre elles une immense avenue triomphale qui, des Champs-Élysées, mènerait au pont Alexandre III, on dut se préoccuper tout d'abord de leur destination provisoire pendant ces quelques mois exceptionnels. Le Grand Palais fut affecté à une exposition centennale de la Peinture et de la Sculpture françaises, et à deux expositions décennales, l'une française, l'autre étrangère. Quant au Petit Palais, on résolut d'y organiser une exposition rétrospective des Arts industriels de la France, depuis les origines de la Gaule jusqu'à la Révolution. C'était un projet hardi et une œuvre considérable à entreprendre, dans les proportions où les dimensions superficielles du Petit Palais la nécessitaient. Jamais encore elle n'avait été tentée avec une pareille ampleur.

L'exposition du Travail en 1867, la Rétrospective en 1889, que Darcel avait organisée avec goût au Trocadéro, avaient été restreintes, limitées aux espaces étroits qu'on leur avait accordés, préparées seulement quelques mois à l'avance, sans plans d'ensemble, sans recherches patientes. Celle de 1878, admirable à d'autres points de vue, s'était proposé de grouper les chefs-d'œuvre d'art de tous les pays, et, devant un projet si vaste, risquait de n'arriver qu'à un résultat imparfait. Le plan de 1900, tout en étant ambitieux, conçu longtemps à l'avance, élaboré avec réflexion, venait donc bien à son heure et pouvait être, pour notre art national, une occasion de juste exaltation.

Cette exposition rétrospective de l'Art français, nous pouvions d'ailleurs la prévoir remarquable, par la quantité de monuments que nous avions pour ainsi dire sous la main, et dont les provinces pouvaient fournir presque tous les éléments, sans qu'il fût nécessaire de s'adresser à la bonne volonté des nations voisines.

On eut l'heureuse idée de s'adresser, pour l'organiser, à l'homme le mieux préparé à la mener à bien, à M. Molinier, conservateur au musée du Louvre. Vingt années d'études archéologiques sur notre moyen âge lui avaient fait connaître les moindres objets liturgiques cachés dans les églises de nos provinces les plus reculées. Résolu, avec juste raison, à ne pas toucher à un seul objet des musées de Paris, qui devaient présenter aux visiteurs du monde entier leurs ensembles absolument complets, M. Molinier dut puiser à trois sources, et

l'on peut dire que, à quelques exceptions près, il les trouva intarissables : les musées de province, les trésors d'églises et les collections particulières. Il s'assura d'abord le bienveillant concours de la direction des cultes, et il fut décidé que les trois salles centrales du Petit Palais lui seraient réservées, et que tous les objets provenant des cathédrales et des églises y seraient groupés. Les tapisseries étaient, avec l'orfèvrerie, leur apport le plus considérable, et je ne crois pas qu'on ait jamais vu deux ensembles aussi remarquables. La célèbre tapisserie tissée d'or, le Couronnement d'Esther par Assuérus, dite la perle des tapisseries gothiques, a été enlevée au trésor de la cathédrale de Sens. Deux tapisseries sont venues de la cathédrale de Reims, toute une suite de la cathédrale du Mans et de la cathédrale d'Aix, deux pièces de la suite de l'Apocalypse, de la cathédrale d'Angers ; l'étonnante tapisserie de l'église de Nantilly, à Saumur (le Bal des Ardents). Et pour l'orfèvrerie, en dehors des innombrables pièces d'émail champlevé encore conservées dans les plus petites églises de la Corrèze et de la Haute-Vienne, en dehors des grandes châsses telles que celle de Saint-Taurin, d'Évreux, qu'il suffise de dire que l'extraordinaire idole de Conques en Aveyron, la statue de la sainte Foy, sera sortie de la vieille basilique et aura fait le voyage de Paris, malgré le fanatisme jaloux de ses fidèles adorateurs. Il sera permis aux amateurs de la vieille peinture française du XVe siècle d'étudier de près le célèbre triptyque de la cathédrale d'Aix, *le Buisson ardent*, que de récentes découvertes d'archives ont attribué définitivement à Nicolas Froment, peintre attitré du Roi René.

IVOIRE XIIe SIÈCLE
Collection de M. Boy

Les musées de province ont montré un dévouement absolu, et l'exposition centennale, particulièrement, leur doit quelques œuvres de peinture qu'il eût été impossible de trouver ailleurs. Seules, deux villes ont montré un entêtement qu'il importe de signaler, et il est regrettable que ce soit deux grandes villes riches en merveilles d'art, comme Lyon et Besançon. Des villes de moindre importance avaient, d'un esprit plus libre, compris l'intérêt général, et Langres mettait un louable empressement à envoyer, dès le premier jour, un groupe d'ivoire remarquable, tout à fait inconnu, une Annonciation, conservée dans une gaine de cuir aux armes des ducs de Bourgogne, auxquels ce petit monument avait appartenu.

Quant aux particuliers, ils ont montré une abnégation admirable, et c'est d'eux que le sacrifice était le plus pénible à obtenir, car comment consentir de gaieté de cœur à vivre pendant six mois privé des objets d'art qui vous passionnent ? Madame la marquise Arconati Visconti, Madame la baronne James de Rothschild, MM. Chabrière-Arlès, M. Martin Le Roy, M. Garnier, M. Chalandon, M. Chandon de Briailles, M. Sigismond Bardac.

DIPTYQUE IVOIRE XIVe SIÈCLE
Collection de M. Boy

CANAPÉ ÉPOQUE DE LA RÉGENCE
Collection Chappey

MEUBLE — ÉCOLE LYONNAISE XVIe SIÈCLE
Collection de M. Chabrière-Arlès

M. Porgès, M. Doistau, M. Papillon, M. Manzi, MM. Alphonse, Gustave et Edmond de Rothschild, MM. Oppenheim, Thewalt de Cologne, M. Campe, MM. Salting et Taylor de Londres, M. Cottereau, M. Boy, M. Ch. Gillot, MM. Isaac et Moïse de Camondo, Klotz, Scott-Groult, Chappey, Lowengard, Bernard Franck, pour le XVIIIe siècle, se sont dépouillés de parties de leurs collections et ont permis ainsi à l'anonyme multitude d'en jouir pendant plusieurs mois. On ne saurait leur en témoigner trop de gratitude.

C'est grâce à tous ces concours que l'exposition rétrospective du Petit Palais a pu être ce qu'elle est, la plus grandiose glorification qui se soit encore produite de notre art national ancien. Le classement a été fait par séries, et c'était le plus rationnel. La série gallo-romaine a été exceptionnellement riche, par le grand nombre de fouilles opérées dans le sol de la France et qui ont enrichi maint musée de province et de nombreuses collections particulières. Les ivoires présentent un ensemble de groupes du haut moyen âge, tel qu'on n'en avait jamais vu. La célèbre vierge de Villeneuve-lès-Avignon doit attirer particulièrement l'attention par sa grâce, sa dimension et son étonnante conservation.

FALCONNET, MARBRE XVIIIe SIÈCLE
Collection de M. Boy

Puis viennent la salle du métal, avec ses collections d'armes, de dinanderies et de serrures et clefs ; les collections de céramique, où toutes les fabriques Henri II, Palissy, Nevers, Rouen, Moustier, Sèvres, sont représentées par des pièces hors ligne. L'orfèvrerie, les émaux champlevé et les émaux peints, où la contribution des collections particulières a été exceptionnelle.

Enfin les suites de la sigillographie, les médailles et les sceaux, et les étoffes.

La disposition hémisphérique du Petit Palais a permis l'organisation de deux rangées de salles concentriques, les salles intérieures ouvrant sur la cour, les salles extérieures ouvrant sur les jardins. Ces dernières salles ont été affectées à des ensembles mobiliers de diverses époques, du moyen âge avec les meubles, les coffres et les bois (bas-reliefs ou statuettes) ; la Renaissance, le XVIIe siècle avec les meubles de Boulle, les tapis de la Savonnerie, et les tapisseries des Gobelins ; le XVIIIe siècle enfin, avec des ensembles triomphants de la Régence, du règne de Louis XV et de Louis XVI. Ce sont celles-ci qui seront sans doute les plus admirées, car le goût pour l'art de notre XVIIIe siècle s'est développé au point de le rendre familier au plus grand nombre. On y rencontrera d'ailleurs de purs chefs-d'œuvre, et tels que bien peu de musées en pourraient présenter de semblables. Le classement, d'ailleurs, en a été suffisamment rigoureux pour que les simples curieux y puissent trouver eux-mêmes un enseignement. Je crois que l'exposition rétrospective de 1900 sera très visitée. Elle le devra sans doute à l'intérêt considérable des collections qui y ont été réunies. Mais elle le devra beaucoup aussi au palais qui lui fut réservé. Il demeurera comme un monument charmant, où dominent des qualités de mesure et de bon goût. Il est bon de pouvoir le dire, quand ces qualités sont si souvent absentes des autres monuments définitifs ou éphémères de l'Exposition.

GASTON MIGEON.

Cliché Levy. Typographie Goupil, Paris.

PERSPECTIVE DE L'EXPOSITION COLONIALE ET DU PALAIS DU TROCADÉRO

VUE PRISE DU PONT D'IÉNA

Cliché Trey

LA PORTE MONUMENTALE DE LA PLACE DE LA CONCORDE

A TRAVERS L'EXPOSITION

Il est peut-être regrettable que le jour de l'inauguration officielle, après avoir contemplé le jet de l'arc du pont Alexandre III et certains détails de sa décoration, que l'on appréciera mieux plus tard, quand le temps aura mis sa patine sur les tons trop vifs et quand on aura fait disparaître des surcharges inutiles, le programme protocolaire n'ait pas dirigé M. le Président de la République et sa suite du côté de la porte de M. Binet.

Le dessin de cette porte était plus séduisant sur les aquarelles préparatoires, mais, telle qu'elle est, elle témoigne d'un grand effort d'art qui mérite de retenir l'attention. Il faut y louer particulièrement la disposition très heureuse des bas-reliefs de M. Guillot et surtout ne pas s'associer au blâme dont les snobs ont voulu frapper la statue de M. Moreau-Vauthier.

Cette statue est une œuvre hardie, courageuse, qui nous console dans sa belle et simple allure moderne des formules insipides que nous a léguées une fausse intelligence des peplums et des chlamydes de l'antiquité.

J'adresse ici mes plus sincères compliments à M. Moreau-Vauthier, et je lui dis : « Ne vous laissez pas émouvoir par les plaisanteries faciles, vous qui vous êtes fait le serviteur consciencieux d'un art difficile.

« Vous pouviez, rien n'était plus aisé, camper sur un pied un Génie prenant son vol ou une Renommée embouchant sa trompette en prenant des attitudes d'acrobate. Vous pouviez encore asseoir, non pas dans une automobile, mais dans un char antique, une personne casquée tenant en mains un sceptre ou un petit bateau, ce qui eût été en même temps un hommage à la Ville de Paris et au ministère de la Marine, qui est voisin. Vous aviez encore la ressource de figurer Mercure aux pieds ailés, avec une base de ballots et de colis plus ou moins postaux.

« Vous avez préféré regarder autour de vous ce qui est vivant et vous vous êtes franchement éloigné du convenu.

« Votre statue serait parfaite si vous aviez davantage collé le manteau à la robe, parce que la sculpture décorative bien comprise exige l'immobilité, ou, pour mieux dire la tranquillité, dans les grandes lignes de l'attitude.

« Telle que vous l'avez conçue, vous avez su ouvrir une voie nouvelle. On le constatera un jour.

Cliché Chrétien.

LA PARISIENNE
PAR M. MOREAU-VAUTHIER
Statue surmontant la Porte Monumentale de la Place de la Concorde

Cliché Cercle de Montbouvy. VUE PRISE VERS LE CHAMP-DE-MARS ET LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ, A TRAVERS LA TOUR EIFFEL.

« En attendant, si vous faites des réductions de votre Parisienne, je m'inscris pour un exemplaire, car j'aime votre loyauté d'artiste.

« Et puis, soyez sans inquiétude, M. Moreau-Vauthier, quand vous serez arrivé à la gloire, et vous y arriverez, il ne manquera

Cliché Levy. VUE PRISE VERS LE TROCADÉRO ET L'EXPOSITION COLONIALE, A TRAVERS LA TOUR EIFFEL.

Cliché Levy PORTE MONUMENTALE. — FRISE « LE TRAVAIL », EXÉCUTÉE PAR M. GUILLOT

pas de thuriféraires qui diront vos louanges. N'oubliez pas surtout que si vous êtes en vedette, ainsi que M. Guillot, c'est à M. Binet que vous le devez. »

M. Émile Loubet reviendra vers la Porte comme il viendra du côté du pavillon de la Ville de Paris et des serres où l'art des horticulteurs rougit les violettes et bleuit les roses.

Il a dû, ce pauvre M. Binet, avoir un serrement de cœur, le jour du 14 avril, en voyant le cortège officiel laisser de côté son œuvre pour gagner les Champs-Élysées.

Cédait-on aux mauvaises plaisanteries sur la *Salamandre*, ou craignait-on de déplaire aux déboulonneurs virtuels de cette Parisienne sur qui s'exercera la verve des faiseurs de Revues dont elle est, sans nul doute, la Commère désignée. En tout cas, l'on a laissé se morfondre M. Binet, M. Moreau-Vauthier et M. Guillot.

Un mot pour finir. Nous tenons à louer les fleuristes, à les encourager dans leurs recherches, ce qui n'empêche pas, au milieu des forêts, dans les clairières, au bord des sentiers et près des sources qui chantent, d'admirer la flore du plein air.

Les jardiniers de la Ville de Paris ont en effet, sur tout le parcours suivi par le Président de la République le 14 avril, accompli une œuvre de magiciens. Ils ont transformé les steppes poussiéreux en oasis fleuries. Si on les y avait poussés ils auraient fait germer du pavé de bois des floraisons printanières.

Et le 15 avril ce n'était qu'un long cri d'admiration de la foule circulant dans ces parterres qui prennent fin à l'avenue des Champs-Élysées devant ces deux superbes palmiers aussi beaux que ceux que l'on dorlote avec tant de soin de Nice au Cap Martin.

ANTONIN PROUST

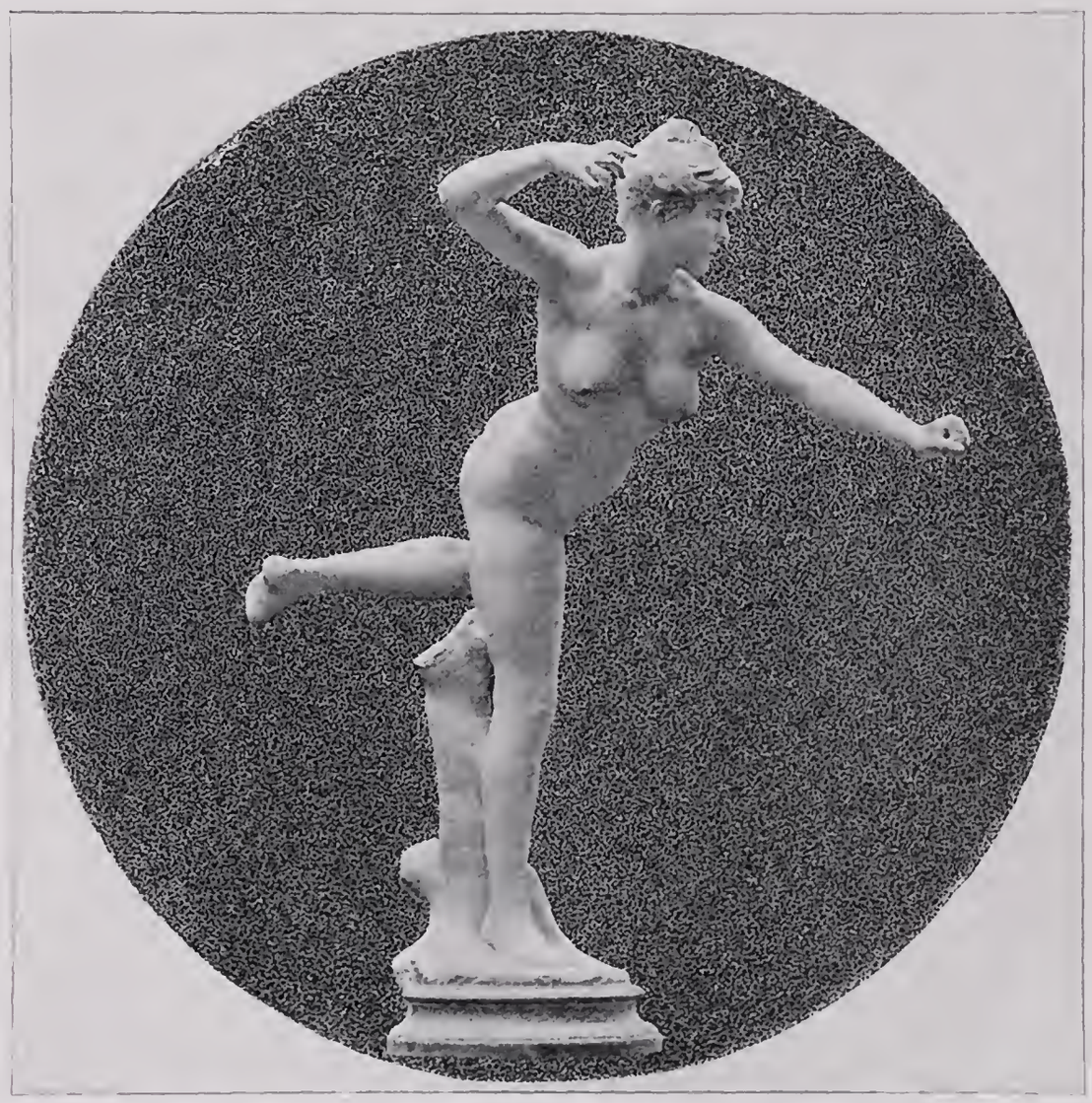
Cliché Garie de Mazzoncq. PORTE MONUMENTALE. — FRISE « LE TRAVAIL », EXÉCUTÉE PAR M. GUILLOT

Cliché Giraudon. FALGUIÈRE DANS SON ATELIER

ALEXANDRE FALGUIÈRE

PEINTRE ET SCULPTEUR

En Falguière la sculpture française vient de perdre l'un de ses plus illustres et de ses plus glorieux enfants, l'un de ceux qui, à l'égal de Pierre Puget, de Houdon ou de Carpeaux, marqueront une trace lumineuse dans son histoire, et dont l'œuvre demeurera. Elle est, en effet, non seulement haute, originale et abondante entre toutes, mais elle porte l'empreinte la plus nette et la plus décisive de notre esprit national, et apparait comme une des émanations les plus parfaites de l'âme française. Et ceci mérite tout d'abord d'être noté, lorsqu'on veut jeter un regard d'ensemble sur l'œuvre du maître regretté ; car nous y trouvons la raison même pour laquelle Falguière fut si généralement goûté parmi nous, et pourquoi, dans chaque exposition, on allait droit, certain de ne pas être déçu, à chacune de ses conceptions toujours si élégantes et si vivantes. Falguière sut, en effet, être moderne et nouveau sans abdiquer les qualités essentielles de sa race ; dans cet esprit si merveilleusement clair et juste, les souvenirs classiques se marièrent si bien à ce sens moderne et à cette note personnelle qu'il portait en lui, que le maître sculpteur put, toute sa vie durant, et sans jamais une défaillance, faire de l'art moderne en restant digne des classiques.



NYMPHE CHASSERESSE

Une œuvre de Falguière, c'est toujours dans le plus harmonieux accord, la grâce parfaite des maîtres du XVIIIe siècle, — Houdon, Caffiéri, Clodion, — jointe à une note plus forte, plus pénétrante, à une humanité plus vibrante, à des conceptions plus grandioses, qualités par lesquelles il

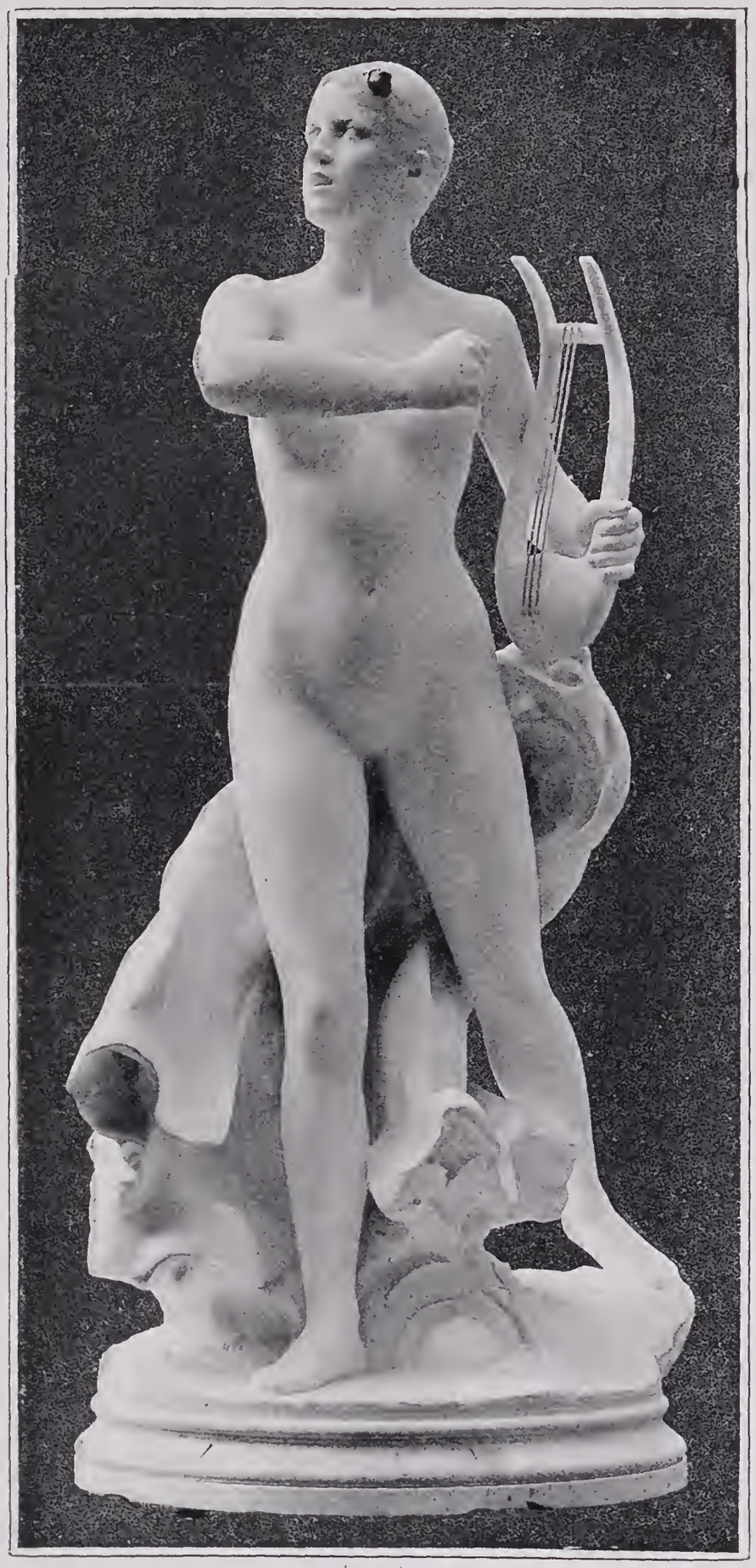
DIANE

leur est supérieur. Ce furent là les principes directeurs qui parurent régler toutes les évolutions de cette belle vie d'artiste, et qui s'en dégageront de plus en plus nettement, à mesure que, le temps accomplissant sa tâche, cette œuvre immense s'offrira « sous une enveloppe admirable de résumé au regard sommaire de l'avenir ».

Falguière est avant tout, pour le grand public, le sculpteur de ces harmonieuses nudités que les Parisiens admiraient chaque année aux Salons. *La Nymphe Chasseresse, la Diane, la Femme au Paon* sont autant de statues qui témoignent victorieusement de la facture magistrale de l'artiste. Le point de départ de ces œuvres ou d'œuvres similaires lui était fourni par l'antiquité, lorsque, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, le jeune Falguière errait dans les mystérieux jardins de la villa Médicis, du Pincio, de la villa Borghèse, parmi les blanches statues qui surgissent au fond des allées sous l'ombre douce des platanes. Il y rêva, lui aussi, de nymphes et de déesses, et, tout vibrant encore de son ardente passion pour l'art antique, il créa ses premières statues de femmes. Mais, dès le début, il se détachait nettement des maîtres auxquels il devait ses inspirations initiales. Entre telle Diane du Musée de Naples ou du Vatican, et celle de Falguière, il n'y a de commun qu'un même amour de la belle forme. Car, tandis que l'antiquité aime le corps de la femme dans sa hiératique et froide immobilité, Falguière s'efforce de l'animer, de faire palpiter une âme dans le marbre, de fixer ses gestes les plus hardis et les plus imprévus. Contrairement au poète, il fait « des vers nouveaux sur des pensers antiques ». Nymphes, Vénus et Dianes ne sont plus antiques que par le nom ; avec leurs tailles souples, leurs jambes fuselées, leurs gorges minces, elles incarnent l'idéal de la femme moderne, elles sont le monument définitif que le maître, amoureux de beauté, a ciselé dans le marbre impérissable.

Quoi qu'il en soit, ses grandes œuvres assureront peut-être davantage encore à Falguière l'admiration de la postérité : car il sut aussi, lui le poète des délicates nudités, emboucher la trompette épique, et avec un sens merveilleux de la sculpture monumentale et décorative, il assuma la lourde mais glorieuse tâche de créer aux grands hommes de son temps des monuments qui perpétueront leur mémoire, et les représenteront dans leurs plus beaux gestes aux yeux de l'avenir. Ici, Falguière nous apparaît plus grand encore, parce que son inspiration fut plus humaine, et sa technique plus variée. A chacun l'artiste sut créer un monument d'où sa personnalité se dégage en sa forme la plus élevée et qui le résume le plus complètement à nos yeux. Ainsi est *Gambetta* dans une attitude de tribun passionné, qui de son bras tendu montre la frontière, et qui entraîne à la rencontre de l'envahisseur les derniers soldats de la Patrie. Dans son *Saint Vincent de Paul* du Panthéon, le maître nous révèle au contraire l'âme simple et fruste, le geste d'humilité, les yeux de bonté et de douceur de ce grand saint qui fut, comme Saint François d'Assise, un paysan.

Toutes les grandes existences, toutes les nobles et belles actions des hommes, il les a traduites en images touchantes, harmonieuses et fortes, et comme Carlyle, avec des moyens différents, il s'efforce de faire naître et de fortifier en nous le culte des héros. Elle est bien héroïque, en effet, cette image du cardinal de Lavigerie, qui, au seuil du désert, en un geste magnifique de mouvement et de force, tend sa croix vers les infidèles qu'il a convertis ; héroïque encore cette statue de Henri de la Rochejaquelein, jeune cavalier tout de grâce élégante, au front volontaire, à la figure énergique et



LA POÉSIE HÉROÏQUE

Typographie Chaix, Paris.

A. FALGUIÈRE. — JUNON

DANSEUSE

mâle de ceux qui sacrifient le meilleur d'eux-mêmes à une noble cause.

La statue de Lamartine est une de ses œuvres les plus charmantes. Falguière a fixé, sous les traits de l'auteur du *Lac*, drapé dans son grand manteau, l'image parfaite du poète romantique. Et c'est avec un égal bonheur qu'il glorifia Bizet, et qu'il représenta Daudet, poète souriant et rêveur. C'était là, en même temps que le buste du sculpteur Rodin, son dernier chef-d'œuvre. Il eut la joie, quelques jours avant de mourir, de voir inaugurer sur une des places de Nimes, cette statue où le maître se manifestait plus que jamais en pleine possession de toutes ses multiples qualités....

On a de la peine à concevoir que, dans une vie aussi remplie et dont les œuvres sont là pour attester l'activité jamais ralentie, Falguière ait pu encore trouver le temps de peindre et de dessiner. Comme tous les grands sculpteurs, il se plaisait infiniment à quitter le ciseau pour les crayons ou le pinceau. A la manière de Michel-Ange, de Puget ou de Carpeaux, il esquissait largement, puissamment; donnant, même dans les surfaces planes, l'impression du relief et des formes, car un sculpteur, — et c'est là l'intérêt de sa peinture, — ne saurait en changeant d'instrument abandonner sa manière habituelle de voir les choses. Peut-on citer à ce point de vue un dessin plus expressif et plus vigoureux que cette belle tête de Victor Hugo sur son lit de mort? Dans la *Junon*, on retrouve aussi la main qui sculpta *le Vainqueur aux Combats de Coqs*, de même que, dans le plafond de la Sixtine, on devine aussitôt l'auteur du tombeau des Médicis.

Falguière fut aussi un grand éducateur, et les meilleurs parmi nos jeunes sculpteurs, qu'ils soient devenus pensionnaires de la villa Médicis ou restés indépendants, avaient reçu les conseils du maître. Cette clarté, cette logique, cette harmonie qui faisaient le fond de son art, furent également les principes fondamentaux de son enseignement.

Il excellait à ne pas imposer à ses élèves sa forte personnalité, mais à les diriger, chacun suivant sa nature et ses tendances. Et la perte de ce maître est plus regrettable encore pour la France, lorsqu'on songe non seulement aux œuvres parfaites que Falguière aurait pu encore nous donner, mais aux jeunes artistes, auxquels cette intelligente direction manquera désormais pour créer à leur tour de belles choses.

HENRI FRANTZ.

HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.